Xaviert Vert, L'adresse du portrait : Bernini et la caricature

Paris, Éditions 1 : 1, coll. « Ars », 5, 2014, 147 p.

Benjamin Fabre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/27489>

DOI : 10.4000/assr.27489

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 387

ISBN : 978-2-7132-2515-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Benjamin Fabre, « Xaviert Vert, L'adresse du portrait : Bernini et la caricature », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 172 | octobre-décembre, mis en ligne le 22 juin 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/27489> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.27489>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Xaviert Vert, L'adresse du portrait : Bernini et la caricature

Paris, Éditions 1 : 1, coll. « Ars », 5, 2014, 147 p.

Benjamin Fabre

RÉFÉRENCE

Xaviert Vert, L'adresse du portrait : Bernini et la caricature, Paris, Éditions 1 : 1, coll. « Ars », 5, 2014, 147 p.

- 1 Retrouver dans un bout de papier déchiré, griffonné par un maître, et conservé par une heureuse chance, toute l'histoire d'un genre et toute une culture, c'est le propre de l'histoire de l'art. Nous le montre ici le substantiel essai de Xavier Vert, qui nous fait parcourir l'histoire du portrait à partir d'une méchante caricature du pape Innocent XI, jetée sur une feuille par Le Bernin dans les années 1676-1680. Exemple unique, nous dit X. Vert, qui fait de ce croquis un modèle et un hapax. On pourrait discuter ce terme. En un sens, oui, la caricature d'Innocent XI s'inscrit historiquement, avec les autres charges du Bernin ou celles d'Annibal Carrache, comme l'entrée d'un genre nouveau dans la peinture. Mais on peut légitimement penser que la caricature a une longue préhistoire, disparue aussi bien que cachée, à l'intérieur des ateliers et dans les cercles intéressés. Comment aurait-on pu résister au plaisir de reproduire en les altérant les traits d'un maître, d'un élève, d'un commanditaire ? Pour en rire ou pour s'en venger. Il s'agit cependant bien avec le dessin du Bernin d'une sorte d'émergence, et il faut alors se demander pourquoi, à la fin du XVII^e siècle, la caricature a pu devenir un fait de société : nous en avons ensuite de nombreux exemples au XVIII^e, pendant la Révolution, contre ou autour de Napoléon, etc. La difficulté du « portrait chargé » à ce moment-là donne à penser que la moquerie ou l'hostilité à l'égard des grands trouve dans la société un terrain favorable. Il y aurait à relier le goût pour la caricature avec la montée de l'irrespect pour comprendre ce que Giorgio Agamben appelle l'inexplicable retard avec

lequel elle fait son apparition dans la culture européenne – peut-être pas aussi « inexplicable » que cela.

- 2 Comme l'a écrit M. Thivolet dans l'entrée « Caricature » de l'*Encyclopédia Universalis*, l'art du portraitiste et celui du caricaturiste sont « complémentaires ». En faut-il si peu pour que le sourire de la Joconde devienne ridicule ? Un petit rictus de plus, un petit clin d'œil, et le mystérieux sourire nous fera rire. Le portrait a longtemps cherché, et cherche sans doute encore, quelque chose d'idéal qui déforme peut-être, mais veut améliorer, voir flatter. Plaire, en tout cas. La caricature déforme à son tour les traits, mais pour débusquer quelque chose que le portrait ne montre pas. Antithèse de la beauté ? Mais ce n'est pas la laideur qu'elle recherche, elle veut la vérité, et la trouve dans la férocité d'un regard qui ne s'en laisse plus compter. L'agitation politique du XIX^e siècle a décidément offert à la caricature un champ qu'illustrèrent après Hoggart et Gillray, Gavarni, Daumier, Granville et bien d'autres. Des personnages typiques seront souvent créés par eux. Le dessin humoristique héritera de la drôlerie sans garder la méchanceté. Mais celle-ci est inséparable de l'essor de la caricature, qui n'est pas seulement un jeu formel car elle entend bien dénoncer ce qu'elle provoque à se montrer.
- 3 Xavier Vert a raison de montrer que dans le dessin « chargé », l'énergie graphique s'affirme et déborde l'ordre intelligible de la figure. Est-ce à dire que la caricature réalise « une prééminence de l'ordre graphique sur l'ordre conceptuel » ? Si la forme semble se défaire, c'est bien une autre forme qui veut se substituer à elle, à moins de penser qu'il n'y a de forme qu'idéalement ordonné. Et, en effet, Vert analyse ensuite la tension qu'installe le dessin chargé dans l'esprit du spectateur. Ce n'est pas ce qu'on attend, et pourtant c'est bien ça !
- 4 Et dans cet écart, quelque chose se passe qui n'est pas innocent : il y a donc autre chose à voir ou à savoir. Cette opération n'est pas seulement formelle. En elle s'inscrit toujours dans la critique d'une *vérité* par une autre.
- 5 À travers de subtiles analyses, l'auteur saisit la caricature dans la dynamique du portrait. Il nous montre que le portrait ne peut finalement être vraiment ressemblant que s'il retrouve la mobilité de la vie et de l'action, qui imprègne sans cesse le visage du modèle. Au portrait d'apparat, où l'essence du pouvoir se manifeste dans une immobilité qui veut nous en imposer le respect, s'oppose chez le Bernin « une accentuation du détail expressif » relevée par Giovanni Careri, qui produit un effet finalement pas très éloigné de celui de la caricature, dans la conception même du portrait berninien. Selon Gilles Deleuze, les traits s'échappent du contenu, se mettent à travailler pour leur compte. Si bien que la dissemblance devient une condition de la ressemblance, au point que dans la caricature le portrait peut être « plus ressemblant que le naturel » (comme l'écrit l'ami du Bernin Paolo Giordano Orsini dans un poème cité par X. Vert) et faire apparaître le vrai visage d'un homme, voire celui qu'il voudrait cacher. Le fruit le plus ressemblant peut être le fruit flétri ou se flétrissant ; et le portrait en me révélant peut en venir à me dénoncer. La caricature n'est plus alors un jeu innocent. Cela nous est confirmé par l'analyse du mot d'esprit chez Freud et la fonction du « tiers inclus » – analyse à laquelle Vert fait très justement appel. Le portrait chargé circule. Il a besoin de spectateurs et les divertit en les rendant complices, en les *forçant* à reconnaître dans l'altération caricaturale le personnage visé par elle. Qui regarde la charge d'Innocent XI ne peut qu'être indigné (s'il respecte ce

pape) ou réjouit (s'il l'abhorre), mais de toutes façons, il devra le *reconnaître* et dans cette opération sa propre image de pontife devra souffrir et ne restera pas indemne.

- 6 L'auteur rapproche finalement la caricature du Bernin des différents rites par lesquels la religion romaine voulait ramener le pontife à l'humilité, dont sa dignité pouvait l'éloigner. Rabaïsser – chrétiennement – ce qui pouvait chercher à s'élever, sans nul doute ces traditions parfois burlesques étaient bien connues du Bernin. Peut-on cependant rattacher à elles ce qui inspire la fameuse caricature et voir en elle leur reprise rituelle et graffitique ? En tentant de retrouver à ce dessin outrageant des sources spirituelles, ne risque-t-on pas de minimiser quelque chose qui en est constitutif : l'hostilité, voire la haine, que pouvait inspirer au Bernin le pape Innocent XI avec qui l'on sait que ses relations étaient difficiles ? S'agit-il d'une humiliation pathétique ou d'une dérision absolue ? La violence de la caricature peut être affaiblie par le dessein d'y retrouver une tradition chrétienne. Le risque est pris ici de transformer une « œuvre » en « document », la chargeant de signification historique en nous éloignant de l'émotion d'abord ressentie par quiconque regarde cet affreux « grillon », en y voyant immédiatement un personnage odieux.
- 7 La caricature, du XVI^e siècle à nos jours, n'est pas seulement un avatar du portrait et de ses ambiguïtés, c'est aussi le témoin de nos haines, l'expression de nos passions politiques ou religieuses. C'est pourquoi, le petit livre de Xavier Vert refermé et ses analyses soigneusement assimilées, l'image qui en orne la couverture nous rend à nouveau méchants – ou justes.